

PRESENTATION

La Prudence, comme concept religieux ou philosophique a fait l'objet d'études fournies, cependant, il n'existe pas encore d'étude donnant une vision diachronique de ce concept. C'est pourquoi l'ensemble des articles présentés ici couvre un large période historique qui va de l'Antiquité au XIX^{ème} siècle et permet ainsi au lecteur de se faire une idée de l'évolution du concept de Prudence. La réflexion commencée avec ce colloque apporte de précieux jalons pour une anthropologie de la pensée européenne, mais il reste évident que le tableau présenté n'est pas exhaustif, tant du point de vue des auteurs que de celui des époques choisies. Ainsi la Prudence à Venise, la Prudence dans la tragédie classique du XVII^{ème} siècle ou la Prudence dans le domaine de la polé- mologie auraient-elles pu constituer des domaines fort riches.

C'est à Yves LEHMANN que revient l'honneur d'ouvrir les débats. Analysant l'œuvre de Cicéron, il s'arrête sur l'échange de propos entre Scipion Emilien et son ami Lélius, échange au cours duquel l'homme prudent est comparé à un cornac dirigeant un éléphant. Tout montre que pour Cicéron, le «meilleur citoyen» est le *vir prudens*. La Prudence apparaît à l'Arpinate comme la qualité maîtresse du chef de l'état, elle représente pour lui la vertu par excellence de l'homme politique. En relation avec la notion de *prudentia*, pointe, chez Cicéron, une interrogation d'ordre métaphysique : est-il fatal que les cités naissent, vivent et meurent, soumises à une évolution inexorable ou peut-on espérer qu'à la faveur de leur gouvernement par des guides inspirés, elles accèdent à une sorte d'immortalité ? Une interrogation qui sera reprise au XV^{ème} siècle, en termes plus directement politiques, par Machiavel et Guichardin et par les auteurs des «Miroirs des princes».

Ensuite, Anne MACHET passe au crible les différentes traductions des

passages de la Bible grecque dans lesquels apparaissent les termes de Prudence (*phronésis*) ou prudent (*phronimos*). Ainsi la traduction de Matthieu, 10-16, fait l'objet de trois versions différentes où le mot grec est traduit par **avisé**, **rusé** et **prudent**. La Prudence est comparée au serpent car, pour déjouer les pièges, elle doit regarder sous les pierres, elle dessine un trajet, elle fixe un but, acceptant de «changer de peau» pour renaître. Cependant cette métaphore demeure ambivalente car le serpent est parfois l'animal négatif, porteur de mort et parfois un symbole positif, porteur de vie. La Prudence n'est pas innée. Pour Matthieu, l'homme prudent, le *phronimos*, est celui qui écoute les paroles et qui les réalise.

Dans une étude très précise, Aude LEHMANN s'attache à décoder les variations sémantiques des mots de la famille de *prudentia* dans la littérature romaine. Elle constate une prédominance des dérivés à valeur négative (*imprudens* ou *imprudenter*) dans le répertoire comique tandis que se dessine un lien plus affirmé de *prudens* ou *prudenter* avec l'univers de la tragédie ou de l'épopée. Elle réussit à montrer que les mots *provisus* et *prudens* sont liés, dans le théâtre de Plaute, à l'action dramatique ou à l'exécution d'un plan. Chez Térence, en revanche, les vocables de la sphère de *prudentia* servent d'abord à décrire des comportements ou à peindre des caractères en situation.

Gilles POLIZZI présente une communication illustrée de nombreuses diapositives pour souligner l'importance de la Prudence dans l'*Hypnerotomachia Poliphili* de Francesco Colonna, oeuvre publiée en 1499 et qui contient une représentation imagée de la Prudence (le *signum triciput*). Il compare l'iconographie du Poliphile aux traités d'iconologie de Valeriano, relevant les analogies et les différences. Malheureusement, l'article ne peut être publié pour des raisons de copyright sur ces documents.

Pour Luigi DE POLI le souvenir que Dante a de Brunet Latin ne se limite pas au personnage du maître. L'auteur de la *Commedia* reprend les images et les métaphores utilisées par Brunet Latin dans son *Livre du Trésor* pour définir la Prudence. Il les utilise notamment pour dresser le portrait moral de son aïeul Cacciaguida dont la présence pendant trois chants du *Paradis* témoigne de l'importance que Dante auteur accorde à cette figure emblématique de la vertu de Prudence, vertu que le *viandante* se doit de posséder pour affronter les difficultés et les dangers du parcours dans les trois règnes.

Roland BEYER analyse les nouvelles 8 et 9 de la cinquième journée du *Décameron*, qui traitent toutes deux du cas de jeunes nobles contraints à un exil peu lointain pour cause d'amour contrarié. Il met en évidence, surtout dans la nouvelle dite de Federigo degli Alberighi, le double registre de voca-

bulaire, celui de la courtoisie et celui des affaires. Le glissement de l'un à l'autre est un signe de l'évolution des mentalités, d'un ralliement à un courant mercantile de plus en plus puissant en Toscane, mais il est aussi le signe d'un changement de comportement chez les protagonistes masculins. Ceux-ci, imprudents pour avoir voulu satisfaire à un code de la courtoisie désormais dépassé, en viennent *in fine* à accepter les règles d'une gestion prudente de leurs affaires et de leur vie.

Frédéric MANCHE se fonde sur une analyse statistique du champ lexical du vocable *prudenza* et de ses dérivés dans l'oeuvre de François Guichardin, en particulier dans son *Histoire d'Italie* où, lorsqu'il traite de politique, il est amené à parler de Prudence. Ce qui importe chez Guichardin, c'est la capacité à gérer les conflits, à entraîner, à convaincre. La représentation de la Prudence ne relève plus, chez lui, d'un quelconque idéal moral ; la Prudence n'est qu'un instrument voué à la défense de l'Etat, sans exclusion de moyens. La nouveauté, par rapport aux penseurs précédents, réside dans l'abandon, désormais théorisé et publié, d'un idéal théocratique qui avait étayé la légitimité des rois et des empereurs.

C'est également le thème de la Prudence domestique que Richard HOMMES aborde avec l'oeuvre de Johann Rist, écrivain allemand du XVII^{ème} siècle, traducteur (à partir d'une traduction française) d'un dialogue écrit par le Tasse intitulé *Il padre di famiglia*. Il montre combien la notion de Prudence est, pour Rist, une notion à géométrie variable. Dans cet ouvrage, véritable traité de didactique de la Prudence domestique, Rist aligne les préceptes du bon gouvernement de la maisonnée. La Prudence que le Tasse voyait dans une perspective essentiellement terrestre, est envisagée par Rist d'un point de vue eschatologique : le père de famille prudent devient «le père de famille noble et chrétien».

Myriam CHOPIN s'intéresse, quant à elle, aux ouvrages de la littérature didactique à l'intention des futurs régnants, appelés les *Miroirs du Prince*, notamment le *De regimine principum* de Gilles de Rome. Le futur roi doit être éduqué pour acquérir un savoir-faire et le Miroir acquiert progressivement la fonction d'un manuel dont il faut garder l'enseignement imprimé dans sa mémoire. La Prudence demeure une vertu centrale dans le passage du gouvernement de soi au gouvernement des autres. Elle montre comment, dans les divers traités, la question de l'entourage du roi devient une question essentielle et comment la Prudence, érigée au plus haut des valeurs princières, s'incarne dès lors dans l'action politique du souverain.

Jean-Christian TAUTIL s'attache à décrypter l'allégorie de la Prudence, peinte en 1511 par le jeune Raphaël dans la lunette de la Chambre de la Signature dont le programme a sans doute été dicté par le pape Jules II lui-même. Il montre comment le peintre rend les rapports serrés qui lient entre elles les trois vertus représentées dans la lunette. Il donne son interprétation du plastron central portant une figure qui fait problème. Tête d'ange ou tête de Gorgone ? Au-delà d'une banale allégorie de la Prudence, cette figure ne s'éclaire que si on la replace dans le caractère polysémique du programme. Raphaël paraît inviter le spectateur à contempler en elle une nouvelle «Minerve chrétienne». L'idée d'un Triomphe finit par s'imposer. L'auteur y voit l'apothéose de la Prudence, la vertu des vertus, base et garant de la cité idéale.

Poursuivant dans le domaine de l'art, Pier-Luigi MULAS tente de vérifier la présence d'une allégorie de la Prudence dans la décoration de la *Sala delle Asse* au château de Ludovic le More. Cette pièce a été décorée par Léonard de Vinci qui l'a conçue comme une tonnelle dans laquelle dix-huit arbres prennent racine. Ces arbres sont des mûriers, ce qui les met en relation directe avec le maître des lieux (*moro*, en italien) ; en outre le mûrier est l'un des attributs de la vertu de Prudence. Pline le considérait comme le plus sage des arbres car il est le dernier à bourgeonner et évite ainsi le gel. Malgré d'autres éléments en faveur de cette présence, l'auteur avoue sa perplexité face aux nombreuses lectures possibles de l'iconographie de cette salle.

Dans un tout autre domaine, Pierre-François PINAUD fait, à partir de l'examen des finances publiques pendant la période 1770-1865, le bilan de la Prudence comptable des hauts fonctionnaires chargés des deniers publics. Analysant les faillites successives, il s'intéresse aux mécanismes qui animent les rouages entre fortune privée et argent public, et il constate que l'histoire de la Prudence en histoire financière est une histoire non écrite. Il est plus facile, pour cette période, d'écrire un histoire de l'imprudence. Alors que la Prudence comptable semblait être un concept financier simple, tout devenait, faute de réflexion, une opération complexe. Un siècle a été nécessaire pour que la comptabilité se propose d'être complètement transparente.

Il échoit à Marie-Claire VITOUX de clore les débats. Elle rend compte de la captation, au cours du XIX^{ème} siècle de la valeur morale de la Prudence par une classe sociale, la bourgeoisie d'entreprise. Malgré l'apparente incompatibilité entre l'esprit d'entreprise et la Prudence, celle-ci apparaît comme la valeur pivot de l'ordre social dans le capitalisme libéral. Relisant les penseurs de la question sociale, comme A. de Tocqueville, elle remarque que les classes

pauvres sont souvent taxées de défaut de Prudence. Le lien est vite établi entre imprudence et amoralité. La Prudence se décline au XIX^{ème} siècle soit comme valeur morale dans l'abstinence, soit comme valeur économique dans l'effort d'épargne. L'auteur montre que, dans les deux cas, elle demeure une jouissance différée.

Ainsi se dessine dès l'Antiquité, une distinction fondamentale entre la *prudentia*, sagesse pratique issue de l'école de la vie et la *sapientia*, fruit d'un enseignement dispensé par un maître ou, pour le poète, par les Muses. Déjà, pour Aristote, la Prudence était une disposition tournée vers l'action et concernant les biens humains. Si la sagesse devrait être pour tout homme le but à atteindre, la Prudence doit l'accompagner dans cette voie. Vertu essentielle et pourtant oubliée par notre époque, son intérêt n'en devient que plus grand et ce colloque permet de montrer sous quels aspects divers elle apparaît non seulement chez les écrivains mais également chez les artistes et les penseurs politiques.

Luigi DE POLI